

LA BELGIQUE SOUS L'OCCUPATION ALLEMANDE.

Mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles.

Brand WHITLOCK

1914. Chapitre VII : Les ultimatums.

Le samedi matin, 25 juillet, je venais de m'asseoir à ma table et me laissais aller aux tentations futiles qu'une volonté indolente oppose au labeur de la composition : tailler des crayons, les aligner sur le pupitre, disposer des notes et des papiers, regarder le beau temps par la fenêtre et penser aux *links* tout proches ; ayant enfin épuisé toutes les menues occupations qui servent d'excuse à la paresse, j'allais me mettre à l'ouvrage quand on m'apporta les journaux du matin. Je voulus jeter un coup d'oeil sur les nouvelles du procès Caillaux, bien que le compte rendu complet ne dût se trouver que dans les journaux de Paris qu'Omer apporterait à midi. J'ouvris ***l'Étoile belge*** et lus l'ultimatum que le Gouvernement autrichien avait lancé à la Serbie le jeudi soir. On y avait fait quelques allusions dans les journaux du vendredi. A Ravesteyn, pendant que je bavardais sur la terrasse avec Sir Francis Villiers, M. Paul Hymans, leader des libéraux belges, était entré en disant :

- *Cela a l'air sérieux.*

Nous crûmes qu'il pensait aux troubles de l'Ulster, quand il ajouta :

- *L'Autriche a envoyé un ultimatum à la Serbie !*

Mais les ultimatums ne sont pas rares dans la diplomatie balkanique. Le voilà pourtant, en toutes lettres. Je lus le document jusqu'au bout, m'étonnant à mesure de l'incroyable brutalité de ses exigences qui finissaient par la demande péremptoire d'une réponse dans les quarante-huit heures. Le délai se trouvait presque épuisé; chacun comprenait que cela ne pouvait signifier qu'une chose, la guerre, car aucune nation ne céderait à de telles sommations. Le feu qui couvait dans les Balkans devait donc éclater. Les flammes resteraient-elles confinées dans cette aire par la diplomatie, qui avait réussi deux fois, dans les dernières années, ou bien allaient-elles se propager, envelopper l'Europe ? L'esprit s'épouvantait à cette idée, puis la rejetait en disant : Non, c'est impossible de nos jours, dans notre Humanité civilisée, avec l'esprit de bonne volonté qui règne aujourd'hui parmi les hommes. Je lus les dépêches des diverses capitales ; cela ne pouvait être ; la diplomatie trouverait un joint. Il y aurait des discussions, des pourparlers, des échanges de notes. Les Balkans étaient loin de la pensée américaine, loin de la petite Belgique, si tranquille dans son bien-être et sa neutralité (*) ; loin de Bois-Fleuri caché dans ses roses et

ses pins odorants, entouré de champs bourdonnants d'une paix satisfaite. La guerre, par une telle matinée ? Que les Balkans apaisent entre eux leurs querelles criminelles, nous n'avons rien à y voir !

Je repoussai ***l'Étoile***, rapprochai ma chaise de mon pupitre et me mis au travail. J'écrivis jusqu'à midi.

Le marquis de Villalobar, mon collègue d'Espagne, vieil ami que j'avais connu en Amérique, déjeunait chez nous ce jour-là et, dès qu'il arriva, l'ultimatum autrichien fut mis sur le tapis. Je vois encore le marquis, debout dans notre petit salon, haussant ses fortes épaules castillanes. Ce mot souvent lancé à la légère, la guerre, prit tout à coup sa signification sinistre. Nous discutâmes sans issue et parlâmes de l'heureuse neutralité de la Belgique (*).

- *En tout cas, dit le marquis, comme nous allions déjeuner, nous avons une loge confortable d'où nous regarderons le spectacle.*

Cette pensée nous donnait quelque soulagement, nous la caressions avec l'égoïsme persistant de la nature humaine et, rejetant nos préoccupations, nous parlâmes de l'affaire Caillaux, de la politique française, de Washington et de la visite que le marquis m'avait faite un jour à Toledo.

Le lendemain dimanche, nous allâmes à Anvers, ma femme et moi, à la rencontre du *Lapland* qui amenait nos mères d'Amérique. En flânant à l'hôtel Saint-Antoine, je consultai le vieux portier suisse — que ne demande-t-on pas aux portiers ? Il me dit qu'il n'y aurait pas de guerre, que c'était impossible : naturellement.

Il nous fallut passer la nuit à Anvers ; le *Lapland* attendait la marée et ne serait pas à quai avant lundi. Enfin le navire amena au débarcadère ses passagers heureux de débarquer, prêts à se répandre sur l'Europe pour les vacances ; et « *les mères* ».

Bruxelles resta calme au début de cette semaine ; tout le monde était plus ou moins inconscient, ou plus ou moins insensible. On parlait de la guerre, comme pour s'habituer au mot, mais on le prononçait avec un sentiment de sécurité, mû par cet égoïsme invétéré qui nous fait croire qu'un mal n'arrivera pas, ou que, s'il arrive, il passera sans nous toucher.

Les journaux du mardi publièrent la déclaration de guerre de l'Autriche à la Serbie. L'Angleterre, la France et la Russie sondèrent le Cabinet de Vienne, cherchaient quelque moyen de satisfaire ses exigences en évitant les hostilités. Le mercredi, le président Poincaré, rejoint en mer par un télégramme sans fil, revenait en hâte à Paris d'une excursion en Scandinavie.

Sir Edward Grey s'efforçait de faire ce qui avait réussi deux ans auparavant : confiner la guerre dans les États balkaniques au moyen d'une conférence à Londres. Il avait envoyé une dépêche à Sir Edward Goschen, ambassadeur d'Angleterre à Berlin, pour proposer à l'Allemagne de peser sur l'Autriche pour qu'elle se contentât d'occuper provisoirement Belgrade pendant que les puissances chercheraient les termes d'un accord ; et cette proposition était approuvée par la France et la Russie.

Que ferait l'Allemagne ? La décision reposait sur elle. Nous attendions des nouvelles de Berlin.

Ce n'était plus une question de jours, mais d'heures, et presque de minutes, et ces minutes semblaient palpiter dans une atmosphère chargée d'effrayantes possibilités. On lisait l'inquiétude sur toutes les figures et jusque dans l'éclat dur du superbe soleil qui éclairait ces fatales journées.

En même temps, les choses courantes avaient un air étrangement normal et pour ainsi dire inapproprié ; la vie de chaque jour continuait. La Légation était calme, morne, déserte. Gibson et moi descendîmes à pied jusqu'au *Caveau de Paris*, petit restaurant du Marché aux Herbes où les diplomates se retrouvaient à midi et où l'on recueillait les nouvelles de notre monde ; tout marchait comme à l'ordinaire. Le comte van der Straeten-

Ponthoz, du ministère des Affaires étrangères, dans son coin d'habitué, somnolait devant son café et son cigare, et je revois encore le jeune prince Georges de Ligne, à l'une des tables, se retournant pour nous saluer de son brillant sourire. Nous parlâmes plus de l'acquittement de Madame Caillaux, prononcé par la Cour d'assises, que de la guerre.

Les socialistes, ce soir-là, tenaient un meeting monstre ; de nombreux discours allaient invoquer de la foi socialiste sa panacée contre la guerre ; Jean Jaurès devait y parler, et je pensai m'y rendre. Mais c'était loin de Bois-Fleuri : j'y renonçai et le regrette aujourd'hui.

Nous attendions toujours les nouvelles de Berlin. Un seul homme pouvait tout empêcher, et une immense, absurde et fatale tranquillité semblait remplir l'univers, tandis que l'humanité attendait un mot de Guillaume de Hohenzollern.

Jamais diplomate n'avait lancé un appel plus émouvant que la dépêche envoyée par Sir Edward Grey de Downing Street à la Wilhelmstrasse. Avec des millions de personnes, nous attendions. Ce qu'il y avait de meilleur en nous s'attachait à l'espoir qu'offrait une telle occasion. Mais le mot attendu ne vint pas. L'homme ne parla point. Ce qui vint, ce fut un bruit d'armes. Le silence fut rompu par le roulement des canons mobilisés, et un

ultimatum partit comme un éclair vers Saint-Pétersbourg.

Chose étrange, pour notre maisonnée de Bois-Fleuri, tout le problème, trop vaste pour qu'un seul esprit pût l'étreindre, s'était réduit à une seule petite question personnelle, à savoir : Omer serait-il rappelé sous les armes ?

Omer était une âme douce, très éloignée des brutalités de la guerre. Nous l'aimions tous. Il avait fini son service militaire depuis longtemps, dans les carabiniers. Il appartenait à la onzième classe de réserve et le chiffre 11 en vint à prendre pour nous une terrible signification. Depuis des jours la mobilisation de l'armée belge suivait son cours, déjà des troupes étaient à la frontière pour protéger la neutralité (*). Le Roi était revenu d'Ostende, ou peut-être n'y était point retourné après le *Te Deum*. Les fenêtres restaient éclairées toute la nuit aux ministères et au Palais, où se tenaient des conseils d'État. Mais pour nous, Omer symbolisait la situation internationale. Devrait-il ou non partir ? Il allait et venait, imperturbable et souriant. J'avais pris l'habitude de m'arrêter avec la foule aux Galeries Saint-Hubert, devant un bulletin-avis annonçant les classes rappelées ; un après-midi je lus que c'était le tour de la neuvième. C'était le vendredi, 31 juillet.

Brand WHITLOCK

Ce livre, *La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles*, a été traduit de l'anglais par le Professeur **Paul de Reul**, de l'Université de Bruxelles, ce qui n'est pas mentionné en « page de titre » mais bien sur une page antérieure à la page 1. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIQUE%20OCCUPATION%20ALLEMANDE%201914-1917%20TABLE%20MATIERES.zip>

On y dit : « Un grand nombre de documents, ainsi que certaines explications indispensables aux lecteurs anglais et américains, ont été supprimés, n'étant pas nécessaires pour les lecteurs français ou belges. » **Nous les reproduisons** d'après l'original anglais publié sur notre site :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

Notes.

Traduction française : « *Les ultimatums* » in WHITLOCK, Brand ; chapitre VII (1914) in *La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles* ; (Paris ; Berger-Levrault ; 1922) pages 20-24. D'après **Brand Whitlock** (1869-1934), *Belgium under the German Occupation : A Personal Narrative* ; London ; William HEINEMANN ; 1919, 2 volumes. Voir chapitre 7 (« *Ultimata* »), volume 1, pages 26-31, notamment à :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIUM%20UNDER%20GERMAN%20OCCUPATION%201%20CHAPTER%2007.pdf>

Pour les personnes comprenant la langue anglaise, il serait intéressant de comparer avec ce qu'en dit, aux mêmes dates : **Hugh GIBSON** (Secrétaire de la Légation américaine à Bruxelles, 1914) dans *A journal from our*

Legation in Belgium ; New York ; Doubleday, Page & Company Garden City; 1917. Notamment à :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

<http://net.lib.byu.edu/~rdh7/wwi/memoir/Legation/GibsonTC.htm>

Ce serait également intéressant de comparer avec ce que le journaliste argentin **Roberto J. Payró** a dit des mêmes dates dans son ***Diario de un testigo (La guerra vista desde Bruselas)*** :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

Version originale **espagnole**: www.idesetautres.be

<http://www.idesetautres.be/upload/19140726%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20TESTIGO%20DESDE%20BELGICA.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19140726%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20TESTIGO%20DESDE%20BELGICA%20FR.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19140726%20PAYRO%20DAGBOEK%20VAN%20EEN%20GETUIGE.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19140727%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20TESTIGO%20DESDE%20BELGICA.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19140727%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20TESTIGO%20DESDE%20BELGICA%20FR.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19140727%20PAYRO%20DAGBOEK%20VAN%20EEN%20GETUIGE.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19140728%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20TESTIGO%20DESDE%20BELGICA.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19140728%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20TESTIGO%20DESDE%20BELGICA%20FR.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19140728%20PAYRO%20DAGBOEK%20VAN%20EEN%20GETUIGE.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19140729%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20TESTIGO%20DESDE%20BELGICA.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19140729%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20TESTIGO%20DESDE%20BELGICA%20FR.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19140729%20PAYRO%20DAGBOEK%20VAN%20EEN%20GETUIGE.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19140729%20ULTIMO%20DISCURSO%20JAURES%20PAYRO.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19140729%20ULTIMO%20DISCURSO%20JAURES%20PAYRO%20FR.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19140729%20LAATSTE%20TOESPRAAK%20VAN%20JAURES%20PAYRO.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19140726-19140805%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20TESTIGO%201.zip>

Il faut aussi lire de **Roberto J. Payró** :

<http://www.idesetautres.be/upload/19140723%20PAYRO%20MENACES%20AMENAZAS%20FR.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19140723%20PAYRO%20AMENAZAS.pdf> (version originelle espagnole)

<http://www.idesetautres.be/upload/19140723%20PAYRO%20DREINGEN%20AMENAZAS%20NL.pdf>

(*) PAYRO ; « *La Guerra vista desde Bruselas ; diario de un testigo ; neutralidad de Bélgica* (20-25) » ; in *La Nación* ; 07-12/12/1914 :

<http://idesetautres.be/upload/191412%20PAYRO%20NEUTRALIDAD%20BELGICA.pdf>

Version française :

<http://idesetautres.be/upload/191412%20PAYRO%20NEUTRALIDAD%20BELGICA%20FR.pdf>

Ce serait enfin intéressant de comparer avec ce que **Paul MAX** (cousin du *bourgmestre Adolphe MAX*) a dit des mêmes dates dans son *Journal de guerre* (*Notes d'un Bruxellois pendant l'Occupation 1914-1918*) :

http://www.museedelavilledebruxelles.be/fileadmin/user_upload/publications/Fichier PDF/Fonte/Journal de %20guerre de Paul Max bdef.pdf

Pour les personnes comprenant la langue néerlandaise (outre la traduction d'après PAYRO, voir supra), il serait intéressant de comparer avec ce qu'en dit, aux mêmes dates : **Virginie LOVELING** (1836-1923) dans son « *In oorlogsnoed* ». Voir, e. a. :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

La version intégrale est disponible et peut être téléchargée gratuitement à l'adresse :

<http://edities.kantl.be/loveling/>